# PAMPA

Pierre Kalfon, journaliste, écrivain, diplomate, est un spécialiste de l'Amérique latine, où il a été en poste un quart de siècle. Il a été directeur d'Alliances françaises en Argentine, correspondant du *Monde* à Santiago, professeur à l'Université du Chili, haut fonctionnaire de l'Unesco à Paris, en Colombie, au Nicaragua et au Guatemala, puis attaché et conseiller culturel à l'ambassade de France à Rome, Montevideo et Santiago du Chili. Il est notamment l'auteur d'*Argentine,* de *Che* (la biographie la plus rigoureuse du guérillero Ernesto Guevara) et de *Pampa*.

DU MÊME AUTEUR

Argentine
*Seuil, 1973*

Les Amériques latines en France
*(en collaboration avec Jacques Leenhardt)*
*Gallimard, 1992*

Che
Ernesto Guevara, une légende du siècle
*Seuil, 1997*
*et « Points », n° P564*

Allende
Chili 1970-1973 : l'avenir d'une illusion
*(préface de Marc Terro)*
*chroniques*
*Atlantica, 1998*

L'Encre verte de Pablo Neruda
*Terre de Brume, 2003*
*Nouvelle édition augmentée rééditée sous le titre*
Chroniques chiliennes
D'Alliende à Pinochet…
*Éditions Demopolis, 2008*

Pierre Kalfon

# PAMPA

*Éditions du Seuil*

ISBN 978-2-0211-4467-3
(ISBN 978-2-02-093178-6, 1re publication)

© Éditions du Seuil, avril 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

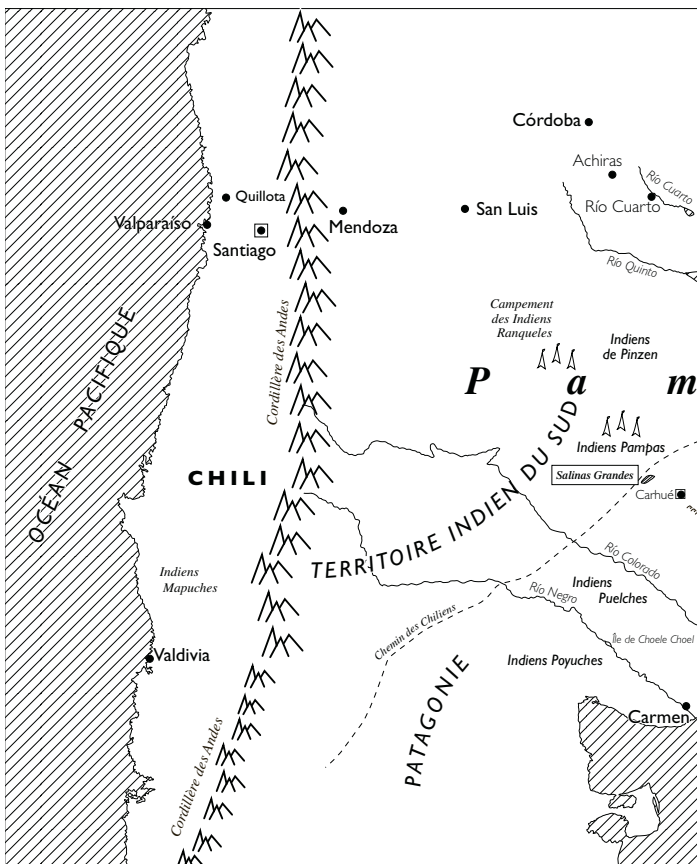
*Para la Nicolasa*
*(¿ Quién nos quita lo bailado ?)*

« Ne méprisons pas trop les représentants contemporains des antiques tribus errantes. […] Ils disparaîtront, mais non sans avoir infiltré chez leurs vainqueurs quelques gouttes de leur sang inculte, venin peut-être, mais peut-être aussi ferment qui fera bouillonner dans le cœur des peuples de ces contrées des énergies inconnues. »

Alfred ÉBELOT, « Une invasion indienne dans la province de Buenos Ayres »,
*La Revue des Deux Mondes*, Paris, 1er mai 1876.

« Il paraît que la pire des violences imaginées par les Turcs au XIVe siècle pour se venger des Chrétiens consistait à capturer des enfants en bas âge, à les élever dans la foi musulmane, puis à les constituer en troupes d'élite contre leurs propres pères. Barbarie d'un autre temps ? Voire !… »

Tobie NATHAN, *L'Influence qui guérit*, 1994.


Córdoba
Achiras
Río Cuarto
Río Cuarto
San Luis
Quillota
Valparaíso
Mendoza
Santiago
Río Quinto
Campement des Indiens Ranqueles
Indiens de Pinzen
P a m
Indiens Pampas
Salinas Grandes
Carhué
OCÉAN PACIFIQUE
Cordillère des Andes
CHILI
TERRITOIRE INDIEN DU SUD
Río Colorado
Indiens Mapuches
Río Negro
Indiens Puelches
Chemin des Chiliens
Île de Choele Choel
Valdivia
Indiens Poyuches
Carmen
PATAGONIE
Cordillère des Andes




* La carte originale de 1867 a été simplifiée pour des raisons de lisibilité.

Il galopait dans la nuit, la peur au ventre. Avant tout, mettre la plus grande distance entre lui et eux. Entraînant deux autres chevaux dans sa fuite insensée, c'est à peine s'il devinait son chemin.

Au matin cependant, la prudence l'emporta. Il connaissait l'acuité du regard des Indiens de Calfoucoura. Dans cette pampa sans relief, à l'horizon infini, le moindre soupçon d'un nuage de poussière l'aurait dénoncé. Il mit pied à terre, laissa paître les trois bêtes, assuré qu'elles ne s'éloigneraient pas. Toute la journée, il resta terré, minuscule, écoutant la houle du vent, ne dormant que d'un œil, toujours aux aguets, l'oreille collée au sol.

Au cours de ses trois années de captivité, vendu de tribu en tribu, maltraité par les uns et les autres, onze fois il avait tenté de fuir, onze fois il avait été rattrapé, battu, humilié, supplicié comme un chien galeux, laissé pour mort. Mais il avait conservé la rage de survivre. Cette fois, il avait beau avoir plus de deux jours d'avance sur ses poursuivants avant qu'ils ne sortent de leur ébriété, il n'en poussait pas moins sa monture sans répit. Il fallait à tout prix que cette tentative fût la bonne. Autrement, il le savait, le châtiment serait sans merci.

La nuit était son alliée. Pour rejoindre les territoires chrétiens, cap au nord. Dès la tombée du jour, quand le ciel virait du rose au gris, il se remettait en route, devan-

çant les étoiles sur lesquelles, à présent il savait s'orienter. Cela, il l'avait volé aux Indiens, les observant avec attention, dans son coin, soir après soir, des mois durant.

À mesure qu'il avançait, la prairie allait se transformant, par endroits, en un désert sec et pelé. Il choisissait les parties herbeuses qui, relevées par la rosée du matin, effaceraient sa piste. Quant aux chevaux, il se fiait à leur dressage pour éviter, même dans les ténèbres, les redoutables *vizcacheras*. Ces petites fondrières de sable et de terre, creusées par les lièvres de la pampa, les *vizcachas*, étaient des pièges naturels où plus d'un coursier au galop s'était cassé une jambe.

Au quatrième jour, à l'aube, l'un de ses trois chevaux tomba d'épuisement, incapable de se relever. Ce fut le signal. Le cavalier se contraignit à réduire le rythme. Il s'imposa quelques pauses, adopta le grand trot allongé qui permet d'aller loin sans trop crever sa monture. Perdre ses chevaux en pareille circonstance eût été fatal. Sur cette pampa océan, sans écho, immense et désolée, se retrouver à pied, marcheur dérisoire, valait condamnation sans appel. Il en avait payé le prix. La faim, la soif, les chiens sauvages, féroces et affamés, ne lui laisseraient aucune chance.

Jusque-là, la crainte de se faire repérer l'avait empêché de chasser dans la journée. La faim lui en fit prendre le risque. Avec le couteau que lui avait offert Aïlen et les *boleadoras* dont il s'était muni avant de s'enfuir, il pourrait survivre. Les jours précédents, il s'était contenté, avec ses bêtes, d'une eau boueuse qu'il avait trouvée en creusant le sol avec sa lame, comme il l'avait vu faire. Il n'eut pas besoin d'enfourcher son cheval pour attraper une viscache, justement, puis une belette à la course maladroite. Mais c'est au galop, sur la monture la moins fourbue, qu'il réussit à lancer ses *bolas* tournoyantes autour des pattes d'un *venado*, un petit daim dont il but

le sang chaud et déchira la chair crue à pleines dents. Trois ans de vie indienne brutale et sauvage avaient eu raison de ses haut-le-cœur de « civilisé ».

Huit jours encore, il poursuivit sa course effrénée sans que rien ne vînt calmer son anxiété. Son deuxième cheval le lâcha, s'écroulant pesamment, harassé. Il lui fallut ralentir de nouveau, ménager le seul animal qui lui restât. Et puis, un soir, le cheval doubla le pas, sentant la proximité de l'eau. Un maigre *río*, venu des lointains contreforts de la cordillère des Andes, avait alimenté une petite lagune, ceinturée d'herbe fraîche et tendre.

Homme et bête y refirent quelques forces, assez en tout cas pour parvenir enfin aux premières maisons de la bourgade de Río Quinto, aux limites de la pampa sèche. C'est alors que l'épuisement l'emporta. Le cheval s'affaissa comme au ralenti et Auguste Guinnard, recru, se laissa choir à son tour, sans mouvement et sans voix.

# PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

# *« Allons-nous apercevoir Montevideo ? »*

Octobre 1855. Les alizés gonflaient les voiles de *L'Astrolabe*.

Debout sur le gaillard d'avant, Auguste Guinnard se laissait caresser par la tiédeur des vents. Il ne se lassait pas d'admirer, émerveillé, l'immensité de l'océan. Plein sud ! Il cinglait plein sud vers les Amériques, et il avait vingt-quatre ans.

La révolution de 1848 l'avait fait rêver. Il avait applaudi Lamartine au balcon de l'Hôtel de Ville de Paris. Il s'était enflammé en voyant brandir le drapeau tricolore, aux accents nouveaux pour lui de *La Marseillaise*.

Depuis lors, tout n'avait été que déception, indignation, rage parfois. Évanouis les beaux espoirs de changement social. Les anciens monarchistes avaient repris pied, annulant les espérances de cette République balbutiante, oubliant le suffrage universel, mettant au pas les journaux mal pensants. Ils avaient porté à la présidence, comme un moindre mal, croyant le manipuler, un neveu fantasque de Bonaparte. Le neveu les avait joués. Un certain 2 décembre 1851, pour se maintenir au pouvoir, le prince-président Louis Napoléon avait réussi un coup d'État presque parfait – à peine deux ou trois cents fusillés. Un an plus tard, était instaurée la monarchie impériale de Napoléon III.

La police était partout, la vie quotidienne de chacun surveillée, les instituteurs tenus de se raser la barbe – symbole républicain – les professeurs contraints de prêter serment de fidélité à l'empereur et la devise liberté - égalité - fraternité effacée des frontons.

Auguste avait obtenu son diplôme de bachelier, mais s'était fait recaler au concours de Polytechnique. Il avait trouvé, en attendant mieux, un emploi de commis aux écritures à la Chambre de commerce de Paris.

L'adolescent fluet et impatient de 1848 s'était transformé en quelques années en un solide et grand jeune homme – 1,75 m – d'allure avenante. Les épaules larges, taillé pour faire un soldat, il avait été sauvé de la conscription par un « bon » tirage au sort. Sa prestance, ses cheveux blonds ondulés, des yeux vifs d'un bleu de porcelaine dans un visage régulier, au teint clair, une silhouette élancée mise en valeur par une redingote cintrée de bon aloi, lui avaient valu quelques succès honorables auprès des demoiselles, et son allure de garçon rangé et bien élevé la sympathie de ses employeurs.

Mais remplir des bordereaux, établir des factures, écrire sous la dictée, était-ce là un destin pour un jeune homme bouillonnant d'énergie, la tête pleine d'aventures à venir, frémissant à l'idée de fuir cette médiocrité, de partir là-bas, loin, où les bateaux sont ivres ?

Dans les bureaux mal éclairés de la Chambre de commerce, il avait vu passer la brochure d'un certain Tardy de Montravel : *La Plata du point de vue des intérêts commerciaux de la France*. L'auteur, officier de marine et géographe, épiloguait sur les richesses du Río de la Plata, le « Fleuve d'Argent » qui avait donné son nom à l'Argentine.

Tout au sud de l'Amérique du Sud, dans cette contrée lointaine, mal connue, au nom miroitant, il y avait, à n'en point douter, de bonnes affaires en vue pour un

homme courageux, décidé à tenter sa chance. Le jeune Guinnard, prêt à avaler le monde, débordait d'énergie. Il avait expliqué son projet de départ, obtenu deux bonnes lettres d'introduction auprès de compatriotes installés là-bas.

La plus difficile à convaincre fut Mme Guinnard mère. Le père, au contraire, ne fut pas étonné. Chef de service au ministère de la Marine, il avait eu en main quelques-uns des quinze volumes du monumental *Voyage en Amérique méridionale* d'Alcide d'Orbigny. Ce qui s'y rapportait aux climats et aux mœurs curieuses de peuplades ignorées avait de quoi nourrir toutes les chimères. Il puisa dans ses économies de quoi aider le jeune homme à se lancer dans l'expédition.

Les vents faisaient danser la mâture de *L'Astrolabe*. Le brick n'était pas du dernier confort. Il avait déjà beaucoup bourlingué. C'était un deux-mâts robuste, gréé à voiles carrées pour le transport des marchandises. Rien d'une frégate de corsaire profilée pour aller vite. Y regarde-t-on de si près quand on réalise enfin un rêve longtemps caressé, et surtout quand on a le privilège d'être le seul passager, embarqué par faveur spéciale ?

La traversée fut longue – dix semaines – et par moments monotone, mais, pour le jeune homme, tout était objet d'exaltation, le ciel infini, la mer, le goût iodé des embruns, la sensation de liberté augmentée par l'ampleur de l'horizon.

Auguste Guinnard était captivé par les tâches des matelots. Un peu honteux d'être simple spectateur quand il voyait les gabiers s'activer, il avait obtenu du bosco l'autorisation de participer lui aussi aux manœuvres des voiles et même à l'entretien du navire, tâches permanentes. Ses jeunes forces y trouvaient à s'employer. Les hommes d'équipage avaient accepté, sans trop se

moquer, le concours inattendu de ce drôle de Parisien qui trouvait du plaisir à travailler comme eux.

Appuyé sur un bord, le brick avançait régulièrement. Dans le golfe de Santa Catarina, au large du Brésil, ils essuyèrent une horrible tempête. De fait, la navigation est difficile à l'approche de l'estuaire de deux cents kilomètres de large que forme le Río de la Plata quand s'y déversent les eaux limoneuses de deux fleuves géants – les ríos Paraná et Uruguay – se mêlant, s'entrechoquant avec celles de l'océan. Y souffle le plus souvent un vent frais, parfois glacé, le *pampero*, venu des plateaux arides de Patagonie. De vilaines petites vagues courtes se forment alors, néfastes au plus haut point à ceux qui n'ont pas le pied marin.

Soudain le navire avait cessé d'avancer, les voiles s'étaient mises à battre au vent.

– Commandant, que se passe-t-il ? demanda le jeune homme. Nous sommes à l'arrêt. Allons-nous arriver enfin ?

– Tout doux, mon ami, les hauts fonds sablonneux se déplacent ici selon les courants. Il nous faut à tout moment sonder la profondeur de l'eau. J'ai fait brasseyer les vergues et réduire la voilure.

– Allons-nous bientôt apercevoir Montevideo ?

– Nous pourrons, je crois, débarquer demain. Notre brave *Astrolabe* n'est pas une bonne marcheuse au près et je n'ai pas envie qu'elle aille s'échouer si près du port.

L'excitation du voyageur était à son comble. Il dissimulait mal son impatience de fouler enfin le sol américain. Plutôt que de choisir la facilité d'aller vers les États-Unis, lui, en optant pour cette Amérique australe quasi inconnue, se considérait comme un véritable aventurier.

Au cours des longues soirées du voyage, ses conver-

sations avec le commandant et ses marins avaient comblé d'énormes ignorances. Le bosco surtout, maître de manœuvre du navire, l'avait étonné par sa culture. C'était un homme dévoré par une soif de lecture qui en faisait un personnage à part dans l'équipage. Tandis qu'un soir, dans la douceur de la nuit, ils contemplaient les scintillements de l'écume à la lueur des étoiles, il lui avait parlé d'un petit livre d'Alexandre Dumas publié deux ou trois ans plus tôt. Dans *Montevideo ou une nouvelle Troie*, Dumas, lui dit-il, exaltait l'héroïsme des légions française et italienne qui avaient été levées à Montevideo.

– Les Français sont-ils si nombreux là-bas qu'ils aient pu monter une légion ?

– Je crois qu'ils forment la colonie la plus importante.

– Mais qui étaient les assiégeants ? avait encore demandé Guinnard.

– C'étaient des troupes aux ordres d'un nommé Rosas, réputé dictateur de Buenos Ayres. Il voulait en finir avec ses opposants réfugiés à Montevideo et récupérer peut-être, du même coup, une ancienne province. Elle avait osé proclamer son indépendance, sous le nom de « Banda oriental del Uruguay ».

– Pourquoi *oriental* ? avait insisté le néophyte.

– Parce que située sur la rive est du Río de la Plata, avait patiemment expliqué le bosco. En face de la rive occidentale où se trouve Buenos Ayres, On appelle d'ailleurs ses habitants les « Orientaux »…

Tirant sur sa pipe, il avait marqué une pause que Guinnard n'avait pas troublée. La nuit était paisible.

– Il y a un bonhomme que j'aurais aimé connaître, avait repris le bosco, c'est le fameux Giuseppe Garibaldi, le chef des Italiens. Dumas en a fait un portrait superbe…

– Garibaldi ?

– … Un chapeau blanc râpé, des chaussures trouées, un courage à toute épreuve. Ses compagnons devaient être aussi fous que lui car ce gaillard a réussi à gagner toutes les batailles.

– Qui l'a emporté finalement ?

– Ce sont les assiégés malgré leurs souffrances. Le siège a duré huit ans. Il n'a été brisé que peu de temps avant que ce Rosas ne soit renversé. C'est pourquoi Dumas compare Montevideo à Troie, comme dans la légende grecque.

– Sauf que, cette fois, c'est Troie qui a gagné grâce à votre Garibaldi…

Quand Guinnard posa enfin le pied sur le continent de ses rêves, moment si attendu, son exaltation était extrême. Ce qui calma sa fièvre, ce furent, ce matin-là, des bruits de fusillade, de la fumée, des odeurs de poudre, des rues au sol de terre battue encombrées de soldats en haillons, pieds nus, des Noirs pour la plupart.

Il n'entendait rien à ce spectacle qui l'effrayait plutôt. À Montevideo, si ce n'était plus la guerre, ce n'était pas encore la paix.

Quelques paroles en français lui firent soudain dresser l'oreille. Deux hommes en chemise, un mousquet à la main, se protégeaient dans l'encoignure d'une maison de torchis. Il s'approcha, se présenta, interrogea…

– Que veux-tu qu'on te dise, l'ami. Nous n'y comprenons rien non plus. Ce que nous voulons, c'est protéger notre commerce, nos familles.

– Mais qui se bat contre qui ?

– Ce sont toujours les mêmes, répondit l'un, s'essuyant le visage noirci de poudre. Des *caudillos* du *campo* avec leurs bandes. C'est encore nous qui pâtissons.

Guinnard saisissait mal ce langage émaillé d'espagnol. Il se hasarda à questionner encore :

– Est-ce que M. Garibaldi est toujours là ?

– Tu as bien dit Garibaldi ? demanda l'autre.

– Heu… oui.

– Il y a longtemps qu'il nous a quittés, celui-là. Et je crois que j'aurais dû en faire autant. On lui a offert des terres, des troupeaux. Il n'en a pas voulu. Il est reparti pour l'Italie, je crois. Mon copain pourra t'en dire plus. Il l'a bien connu.

– C'est moi qui lui ai vendu ses chemises rouges, déclara le premier.

– Quelles chemises rouges ?

– On voit bien que tu débarques. C'était un lot de tissu de laine rouge importé d'Angleterre. Destiné, paraît-il, aux égorgeurs des abattoirs de Buenos Ayres. Les taches de sang s'y noteraient moins. Comme il était bloqué ici pendant le siège, je l'ai bradé à ton Garibaldi pour une bouchée de pain. Il y a fait tailler des tuniques pour ses soldats. On n'a plus vu qu'eux dans les combats. Elles ont fait sa gloire…

L'ambiance semblait peu propice aux affaires. Guinnard ne s'attarda guère à Montevideo. Il choisit de poursuivre jusqu'à Buenos Ayres.

On lui avait parlé de la nouveauté d'un petit steamer de rivières, à faible tirant d'eau – roues à aubes et cheminée énorme –, qui faisait la navette en une quinzaine d'heures, d'une berge à l'autre, entre les deux capitales. Il préféra rester à bord de *L'Astrolabe*.

Buenos Ayres, dont la fortune était pourtant liée au port et à sa douane, ne disposait pas d'installations portuaires. On y achevait à peine un débarcadère de bois, pour les passagers. La rade, de plage basse, à pente imperceptible, était ouverte à tous vents. Cela contraignait voiliers et vapeurs à jeter l'ancre à cinq ou six milles marins, si loin qu'on ne pouvait apercevoir la côte. Guinnard observait cet étrange mouillage en pleine eau.

– Nous allons recevoir la visite des douaniers, l'informa le capitaine. Comme d'habitude, ce sera un marchandage sur le montant des taxes à payer, soupira-t-il. Après quoi, il vous faudra embarquer dans une chaloupe avec votre bagage.

– Drôle de débarquement…

– Le río n'offre pas assez de tirant d'eau pour notre brick. Les chaloupes ne feront d'ailleurs que vous rapprocher du rivage. Vous aurez ensuite à transborder dans de grosses charrettes à hautes roues, entrées dans l'eau jusqu'aux moyeux. Et, là, des passeurs napolitains vous feront encore payer quelque chose pour vous mener à la terre ferme, fouettant à grands cris des chevaux accablés. Ce n'est pas simple, c'est assez coûteux, mais cela ne manque pas de pittoresque.

Effectivement, sortant du néant, car nulle terre n'était en vue, arrivait une flottille de petites embarcations, halées par des rameurs. Il fallut près d'une heure encore à Guinnard, posté à l'avant de la baleinière dans son impatience d'arriver, pour commencer à apercevoir des clochers d'églises, des coupoles, des tours et quelques hauts palmiers. Vingt minutes plus tard apparaissait une ville blanche, toute en terrasses, qui semblait flotter, comme surgie des eaux.

CHAPITRE 2

# *« Il me faut explorer la pampa… »*

Buenos Ayres est, à l'époque, une ville moyenne, déjà cosmopolite.

Sur ses cent mille habitants, la moitié sont des étrangers. Des Anglais surtout et des Français, nombreux, mais aussi des Italiens, des Levantins et quantité de Noirs et mulâtres, descendants d'esclaves récemment affranchis, domestiques ou soldats, journaliers, artisans, musiciens…

Aussitôt débarqué, non loin d'un groupe de lavandières noires s'activant sur la berge en de grands éclats de rire, Guinnard se retrouva, sans crier gare, hissé sur un cheval sellé d'une simple toison de mouton. Un *changador*, un portefaix à cheval, barbu, au teint mat, nu-pieds, en poncho et culottes bouffantes, s'était emparé de son bagage. Il le conduisit, sans trop lui demander son avis, vers le quartier le plus commerçant, autour de la Plaza de la Victoria. C'est là, autour d'un petit obélisque, que battait le cœur de la ville.

Le monde n'est pas le même du haut d'un cheval. Agrippé à sa monture, Guinnard se laissait promener, émerveillé. Il dévorait tout des yeux, découvrant, exalté, des sons nouveaux, des odeurs inconnues.

« *El cabildo !* » lui lança, laconique, le changador à cheval, pointant du geste une grosse bâtisse blanche, de style colonial, surmontée d'une tour carrée. C'était

l'ancien conseil municipal désaffecté, assorti d'une prison.

De l'autre côté de la place s'élevait une ancienne forteresse, incongrue, qui abritait l'administration centrale et surveillait la rade de ses canons endormis. On y parvenait par une galerie en arcades, la Recova, face à la cathédrale, effondrée au début du siècle, en permanente reconstruction depuis lors.

Des boutiques disparates s'y côtoyaient en un bazar bigarré, offrant aussi bien vêtements et colifichets que nourritures terrestres en tout genre, poulets, viande séchée, fromages, galettes ou sucreries sur des éventaires aux senteurs fortes, survolés par des escadrilles de mouches.

Il fait bon à Buenos Ayres en novembre. Au sud de l'équateur, les saisons sont inversées. C'était le printemps dans l'hémisphère austral. Dans l'air léger, traversé d'effluves aquatiques, résonnaient par intervalles les carillons des clochetons et campaniles des dix-sept églises de la ville, seules ruptures verticales sur l'alignement horizontal des constructions.

Le Français était comme étourdi. Dans le brouhaha du parler local chantant et gouailleur qui le submergeait, il ne distinguait aucun des différents idiomes dans lesquels s'interpellaient, à voix haute, des hommes venus de tous les pays du monde.

Sur son trajet, il avait observé des maisons basses chaulées de blanc ou de bleu clair, aux fenêtres hautes, grillagées, aux toits plats en terrasse, bordées de trottoirs de briques, étroits et surélevés, entre lesquels s'allongeaient des rues rectilignes. Toutes, étaient coupées à angle droit, à égale distance, par d'autres rues semblables.

Dans ce damier aux fissures serrées la circulation, bruyante, anarchique, obéissait à la loi du plus lourd.

Les charrettes à double attelage s'imposaient aux carrioles, lesquelles l'emportaient sur les cavaliers, innombrables, toujours habiles à éviter la collision.

Guinnard, dépaysé, ne saisissait pas les logiques de cet univers mais il ne perdait pas confiance. Il sortit comme un talisman ses deux lettres d'introduction de la Chambre de commerce de Paris. La Chambre de commerce ! Paris ! Comme cela lui paraissait déjà loin. Lui qui, il y a trois mois, grattait encore du papier dans une officine sans lumière, se trouvait à présent à l'autre bout du monde. Monté sur un cheval tel un conquistador, il avançait dans la foule de Buenos Ayres, baignée de soleil. Là-bas, il faisait peut-être déjà froid ? Ah, si ses amis le voyaient… L'aventure était belle. À nous deux, l'Argentine !

Où dénicher ces négociants français qui allaient lui ouvrir la voie ? Le changador ne savait pas lire, mais, voyant les documents, il comprit ce que cherchait son client et, empochant son pourboire, remit le voyageur entre les mains d'un marchand de calicot libanais qu'il imaginait être français. Ce dernier, qui avait du mal à déchiffrer l'adresse des destinataires, opta pour le plus simple et fit accompagner le jeune homme au Club des résidents étrangers, calle San Martín, non loin de là. On saurait l'y dépanner.

Au Club des étrangers, on ne savait pas. On s'interrogea. Personne ne voyait trop qui étaient ces messieurs. Cependant un *caballero* s'était approché, un personnage d'une cinquantaine d'années, replet, rougeaud, aux mouvements vifs, l'allure prospère de quelqu'un d'installé. Il s'adressa en français au nouveau venu.

– Je me présente, Maître Arsène Guret Bellemart, avocat. On m'appelle Guret. Je serais ravi de rendre service à un compatriote. En quoi puis-je vous être utile, jeune homme ?

Le visage de Guinnard s'illumina, il remercia avec chaleur, expliqua son souci, retrouver deux commerçants français qui pourraient peut-être l'aider. L'avocat examina les noms et adresses, chercha un instant dans sa mémoire :

– J'ai un peu connu ces messieurs il y a quelques années. Mais il vous sera difficile de les rencontrer…

Il s'engagea alors dans un long discours que le Parisien écouta avec avidité, conscient de son inexpérience.

– Leur histoire est, hélas, classique car la vie n'était pas facile ici, pour nous, du temps de Rosas. Le pays sortait d'une période d'anarchie, il était divisé en deux camps résolument opposés, fédérés contre unitaires…

– Je ne sais rien de cela.

– Il serait bon que vous le sachiez au plus tôt, dit l'avocat qui aimait être écouté, cela se voyait. Sans quoi, vous risquez de ne pas entendre ce qui divise encore les gens, ici.

– Je ne demande qu'à apprendre.

– Les fédérés avaient comme chef ce Rosas, un homme rusé, impitoyable, très conservateur, connaissant admirablement le mode de vie dans la campagne. Il gouvernait en seigneur la province de Buenos Ayres, la plus riche, et ne jurait que par la fédération des quatorze provinces. D'où le nom de fédérés.

– Je vois…

– Les unitaires, au contraire, voulaient ouvrir le pays aux idées nouvelles, établir une république libérale, un gouvernement central, moderniser l'économie. Rosas les haïssait, les pourchassait, les faisait égorger…

Guinnard se souvenait avoir entendu à Montevideo quelques citoyens de Buenos Ayres raconter les pires horreurs sur ce Rosas et ses fédérés.

– J'avais à peu près votre âge quand je suis arrivé ici, il y a trente ans, reprit l'avocat. J'ai subi moi-même

maints déboires, mais j'ai tenu bon et me voilà aujourd'hui chargé de l'organisation judiciaire de Buenos Ayres. Mais je m'égare, vous devez être fatigué…

– Je vous écoute, j'ai tout à apprendre de ce pays, répondit Guinnard qui ne se sentait pas fatigué. Vous avez connu, dites-vous…

– Théodore Ifflaud, pour qui vous avez une lettre, tenait une auberge près du parc Lezama, dans un bon quartier du sud de la ville. Il a eu un jour la mauvaise idée de faire remarquer que son établissement n'était pas assez vaste pour accueillir une grande réunion de fédérés qu'on lui imposait. Mal lui en a pris. Son auberge a été pillée, saccagée, lui a croupi six mois dans un cachot infâme, sans lumière. C'était il y a une dizaine d'années, en 1845, me semble- t-il. Ifflaud, avec vingt et un autres Français comme lui, a contresigné une pétition au roi Louis-Philippe dénonçant les forfaits commis par Rosas et ses agents. Faute de réaction, il a résolu de quitter Buenos Ayres pour Montevideo.

– J'en arrive, justement. Si j'avais su… Je n'y ai vu que désordres et batailles… Croyez-vous que j'aie tout de même quelque chance de rencontrer mon autre correspondant ?

– Thomas Rousse ? Son histoire est à peu près analogue. Il était négociant en parfumerie dans le centre, près de l'église Santo Domingo, un quartier élégant. Ses affaires allaient bien. Trop bien sans doute aux yeux de la Mazorca…

– La Mazorca ?

– La police de Rosas. Elle était impitoyable, surveillait tout le monde et n'y allait pas par quatre chemins. Elle a fait brûler sur la Plaza de la Victoria les œuvres de Voltaire, jugées subversives. Au moment du blocus du port de Buenos Ayres par la flotte française, Rosas a poussé le ridicule jusqu'à retirer à saint Martin de

Tours, parce que français, le titre de patron de Buenos Ayres. Votre parfumeur a préféré abandonner son négoce pour se réfugier au Chili, je crois, peu avant la chute du dictateur.

Guinnard semblait désemparé. Il comptait sur ces introductions pour organiser son séjour. Que faire à présent ? Où aller ? L'avocat devina son désarroi.

– Ne vous découragez pas. Le pays a commencé à changer. Il y a déjà trois ans que le « tyran », comme disent les unitaires, s'est enfui sans gloire. Pas plus tard que l'an dernier encore, des égorgeurs de la Mazorca ont été pendus sur cette Plaza de la Victoria où vous a conduit votre changador. Les étrangers sont revenus en grâce. Surtout nous d'ailleurs. La France a du prestige ici.

– Je ne sais même pas où poser mon bagage !

– Je vais vous y aider. Il y a dans la calle Lima, à quelques *cuadras* d'ici, une petite pension tranquille, tenue par un vieux créole que je connais, Don Tiburcio, marié à une fille de Français. Il vous fera un prix…

Don Tiburcio était d'ascendance espagnole. Crâne chauve et favoris épais, tel que dans les caricatures, il était petit-fils de Galiciens installés là depuis deux générations. M^e^ Guret lui avait rendu de menus services. L'aubergiste offrit au Français une des meilleures chambres de sa pension *Estrella* – rien de luxueux, une pièce haute de plafond, sommairement meublée, qui donnait sur un patio central, isolé de la rue. Le patio était agréable, parfumé de chèvrefeuilles, jasmins et géraniums, égayé par le chant de canaris et de pinsons dans des cages accrochées aux murs.

Dans sa chambre, Guinnard ne s'attarda guère à scruter les théories de fourmis qui grimpaient le long des murs badigeonnés de bleu azur. Étendu sur son lit dur, il se dit qu'il avait enfin atteint la ville si convoitée

de Buenos Ayres. Saurait-il apprivoiser ce pays qu'on lui avait dit gonflé de promesses ? Certes, les contacts attendus s'étaient fâcheusement évanouis, mais la chance avait mis sur son passage un aimable compatriote de l'âge de son père, qui mélangeait curieusement français et espagnol et semblait disposé à lui venir en aide. Tout allait bien. Apaisé, il s'endormit aussitôt.

Les semaines qui suivirent lui permirent de se familiariser avec la ville, ses habitants, la langue castillane aux accents chantants que la *señora* Felicia, l'épouse franco-argentine de Don Tiburcio, lui traduisait comme elle pouvait.

Assez vite, il s'aventura au-delà du quartier central où on l'avait logé. Il avait décrété qu'il lui fallait d'abord connaître la ville, le pays, avant d'y faire fortune. Dévoré de curiosité, il découvrait un paysage urbain et humain tellement différent de celui qu'il avait quitté à Paris. Ici, tout paraissait comme primitif, la ville semblait inachevée. À chaque cuadra ou presque, c'est-à-dire tous les cent mètres, quand la rue en croisait une autre, séparant les pâtés de maisons en carrés, des terrains vagues béants, mangés d'herbes folles, rappelaient que la campagne était proche. On s'en servait comme décharges publiques, parfois comme garage pour quelque charrette oubliée, débarrassée de son attelage.

Les rues du centre, plus ou moins bien pavées, étaient peu nombreuses : la pierre était un matériau rare que l'on faisait venir d'une île du Río de la Plata. La plupart, de terre battue, étaient jonchées de détritus, défoncées par des flaques d'eau boueuse et des ornières que le passage de lourds charrois n'avait fait que creuser davantage. On y trouvait parfois des carcasses d'animaux malodorantes encore fournies en chair, abandonnées aux chiens errants, aux rats, aux goélands

dont l'audace ne s'effrayait pas du va-et-vient autour d'eux. Buenos Ayres n'avait aucun système d'égouts.

Ces inconvénients ne semblaient guère gêner les habitants. Guinnard était captivé par le spectacle de la rue. Y grouillait un menu peuple à la peau foncée et aux cheveux noirs, crépus le plus souvent : vendeurs d'eau, le pantalon retroussé à mi-cuisse, artisans s'affairant mollement sur le pas des portes, colporteurs en tout genre offrant à la criée balais ou plumeaux en plumes d'autruche. Aux fumées des briqueteries des faubourgs se mêlaient les exhalaisons écœurantes des tanneries proches des abattoirs.

Un jour, peu de temps après son arrivée, il fut stupéfait de voir un livreur de viande, menant à grand trot sa carriole, ne même pas prendre la peine de s'arrêter pour ramasser un quartier de bœuf projeté à terre par un cahot. La pièce aurait fait le bonheur de plusieurs familles en France, mais sur ces rivages le bétail abondait, la viande était la marchandise la moins chère.

Don Tiburcio lui avait dit, comme une banalité, qu'il calculait dans ses achats une moyenne annuelle de deux cent cinquante kilos de *carne* par pensionnaire. Par *carne* il n'entendait, bien sûr, que la viande de bœuf, tout le reste – mouton, porc, volaille – ne méritant pas cette noble appellation.

Guinnard découvrit la gastronomie simple de ses hôtes, le *puchero* à tous les repas. Un pot-au-feu à base de viande bouillie, dans un brouet où flottaient en général quelques légumes, oseille, courge, pommes de terre, maïs, suivi le plus souvent d'un dessert roboratif, un fromage assez fade assorti d'une pâte de coings savoureuse.

Le dimanche, dans l'arrière-cour de la pension, des serviteurs noirs préparaient à l'air libre le traditionnel *asado* : de la viande de bœuf encore, mais grillée à la

braise en portions géantes, précédée d'*empanadas*, de petits chaussons fourrés de viande hachée, et accompagnée d'abats divers : rognons, boudins et autres saucisses, le tout trop cuit au goût du Français et fort peu salé mais relevé d'une sauce vinaigrée aux herbes. Ce jour-là, les pensionnaires avaient droit aussi à un gros vin rouge au bouquet puissant que Don Tiburcio recevait directement, une fois l'an, de Mendoza, haut lieu viticole à mille kilomètres à l'ouest, au pied de la cordillère des Andes.

Le jeune homme, qui pendant sa longue traversée transatlantique s'était adapté à l'ordinaire peu varié de *L'Astrolabe*, s'accommoda sans chipoter de la cuisine de la pension *Estrella*. Elle avait l'avantage d'être légère à sa bourse car, pour le protégé du *doctor*, Don Tiburcio avait fixé un écot des plus raisonnables.

Me Guret, que tout le monde à Buenos Ayres traitait de *doctor*, comme il sied à toute personne lettrée, s'était pris de sympathie pour ce garçon qu'il sentait un peu perdu, frémissant d'impatience, avide de comprendre et d'agir. Une après-midi, il se fit accompagner par Guinnard dans quelques-unes de ses activités de modeste notable. En cours de route, ils firent une pause, s'installèrent à la *Confitería del Águila*, sur la calle Florida, c'était l'établissement à la mode.

– J'en connais le propriétaire, fit l'avocat qui semblait en effet connaître tout le monde. C'est un Génois, Vicente Costa. Il a ouvert son café après la chute de Rosas, il y a trois ans. Depuis, cela ne désemplit pas.

Me Guret choisit une table avec vue sur la rue. À cette heure, les passants étaient nombreux. Beaucoup de redingotes noires, de chapeaux hauts de forme et des calèches qui faisaient grand bruit sur les pavés disjoints. On apercevait aussi quelques robes à volants, des éventails et des peignes énormes – c'était la mode –

fichés dans des coiffures brunes ou châtain. L'heure de la sieste était passée. Ces dames étaient de sortie.

– On rencontre ici le tout Buenos Ayres.

– Surtout des hommes, à ce que je vois. Les dames sont-elles interdites dans cet établissement ? osa Guinnard.

– Pas du tout, mais ce n'est pas dans les usages. Elles ont d'ailleurs une salle à part mais préfèrent aller chez les marchands de soieries, manipuler des taffetas venus d'Europe. Il n'est pas malséant d'aller leur faire la conversation.

– Vous êtes vraiment ma providence, lâcha Guinnard dans un élan. Sans vous, je me sentirais perdu.

– Rassurez-vous, cela n'a rien d'étonnant. J'avais moi-même vos étonnements quand j'ai débarqué. Buenos Ayres n'était encore qu'un gros village, traversé de deux rivières où tout le monde jetait ses ordures, de vrais cloaques. Aucune rue n'était pavée. En hiver, on se crottait à la moindre pluie. Et par temps sec, tout était recouvert de poussière. Mais je ne me suis pas découragé.

Guinnard se demandait pourquoi l'avocat parlait au passé. Les choses ne semblaient guère avoir changé. Il n'en dit rien, protesta cependant :

– Oh, je ne me décourage pas du tout. Mais je n'aurais pas imaginé tant de Noirs dans la population, ni tant de chevaux partout, ni tant de puces et de punaises dans ma chambre…

– C'est que, sans le vouloir, vous comparez avec Paris. Oubliez cela. Buenos Ayres est bien différente. Vous savez, la simple existence de cette ville tient presque du miracle. Elle n'a pas d'arrière-pays. Si vous aviez poussé plus loin, vous vous seriez vite retrouvé dans la pampa…

– La pampa ?

– C'est une plaine infinie, plate comme un billard, pratiquement déserte, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit stérile. Elle est mal exploitée, mal connue. Personne ne l'a encore explorée jusqu'au bout. On y a mis du bétail, des vaches, des moutons perdus dans l'espace au point qu'on ne les voit pas. Ici, tout dépend du fleuve et de l'océan, c'est-à-dire de l'étranger. Cette ville vit du commerce avec l'extérieur. Tout s'importe ou presque et, dans la mesure du possible, tout s'exporte aussi. Voilà pourquoi la Douane est si importante. Il n'y a pas vraiment d'agriculture…

Guinnard écoutait avec attention. Il sentait que l'expérience de l'avocat était précieuse. Me Guret ne lui avait pas dit qu'il faisait partie d'une loge maçonnique, « Amie des naufragés », réunissant une fraternité française, qui l'avait aidé dans ses tout débuts, mais ce que le jeune homme avait entendu des richesses potentielles des pays de la Plata avait excité son intérêt.

Dans le sillage de son aimable pilote, des propositions de travail n'avaient pas manqué. Un « Portugais » – ainsi nommait-on les juifs marranes brésiliens expatriés à Buenos Ayres du temps de la colonie – lui proposa même une association intéressante d'import-export. La proposition arrivait trop tôt.

Auguste Guinnard restait accroché à son rêve d'Eldorado. Avait-il franchi l'océan pour se retrouver employé de commerce ? Au grand jamais. Ce qu'il recherchait, sans bien savoir l'exprimer, c'était l'occasion unique ou fabuleuse de s'enrichir vite, en prenant des risques s'il le fallait. Il brûlait de mettre à l'épreuve la force vitale qui bouillait en lui. Levez-vous, orages désirés, si vous m'apportez les splendeurs espérées !…

Sa relative ignorance de la langue n'était pas un obstacle dans cette ville polyglotte où l'indulgence était grande envers les étrangers. Il avait appris les for-

mules de base nécessaires pour se tirer d'affaire au quotidien.

La ville elle-même, plus complexe qu'il n'y paraissait, lui échappait encore dans ses réseaux et ses codes. Il ne comprenait pas, par exemple, que les mendiants eux-mêmes – il y en avait de fort dignes – pussent aller à cheval avec, accroché au cou, un petit cartel officiel les accréditant comme tel.

Même dans les quartiers du centre, plus familiers, la foule dans les rues lui paraissait encore mal déchiffrable. S'y côtoyaient prêtres et militaires, hommes du campo vêtus de ponchos, bourgeois en costumes sombres et de plantureuses matrones noires en tabliers blancs offrant au tout-venant leurs *tortas* et autres pâtisseries au miel.

Les *Porteños*, les Portègnes, citoyens de Buenos Ayres, *la* ville-port par excellence, formaient décidément une catégorie humaine particulière. Aux valeurs traditionnelles héritées du temps de la colonie espagnole – bon sens, respect des lois et des usages – s'étaient mêlés l'esprit des lumières européen et les grains de folie des apports extérieurs, pour créer une mentalité singulière.

Guinnard y décela un certain sentiment de supériorité, accompagné d'une propension générale à la débrouillardise et à l'autodérision, une capacité à saisir au vol toute occasion de faire une bonne affaire sans trop se fatiguer et de se moquer de tout et de soi-même avec une cruauté sarcastique. Une manière, au fond, de se démarquer du reste du pays, considéré encore comme empêtré dans la barbarie ancienne. En bon Parisien, il aurait dû capter cela aussitôt. Il n'en fut rien. La suffisance portègne lui parut dérisoire et comme provinciale.

L'aimable « docteur » Guret l'avait introduit auprès de

quelques familles de la bonne société marchande. L'avocat avait même réussi à présenter son protégé à une figure historique du patriciat de Buenos Ayres, la fameuse Mariquita Sánchez, une femme d'avant-garde.

Veuve d'un fantasque officier d'origine anglaise, elle avait épousé un gentilhomme français, Jean-Baptiste de Mendeville, dont elle s'était séparée. Intelligente et cultivée, franc-maçonne, ardente partisane du droit des femmes à gouverner leur destin, elle accueillait dans son salon la fine fleur des hommes d'esprit du Río de la Plata. C'est chez elle qu'avait été entonné pour la première fois l'hymne national argentin : « Oyez, mortels, le cri sacré de la liberté ! »

En un français presque sans accent, la délicieuse duègne, âgée de soixante-neuf ans, avait jugé le jeune homme « tout à fait séduisant » et l'avait incité à faire sa cour aux demoiselles qui fréquentaient aussi ces réunions. Les manières policées du garçon, son prestige de Parisien, sa tournure engageante, l'éclat de ses yeux bleus, sa chevelure de poète que le soleil de la traversée avait rendue encore plus blonde, avaient provoqué chez les jeunes filles mille avances, mille agaceries auxquelles il n'était pas resté insensible.

Il avait jugé cependant que ces demoiselles – tout à fait charmantes, il en convenait – ne s'intéressaient qu'aux potins des *tertulias*, les réunions sociales d'après-dîner. Il s'en était ouvert à Me Guret : « Elles sont incapables d'échanger deux idées générales ou d'imaginer un autre univers que celui d'une ville d'où, à l'évidence, elles ne sont jamais sorties. »

Il avait sacrifié, non sans une répulsion première, au rituel social du *maté*, une infusion brûlante d'herbe tropicale, amère ou sucrée, selon le cas. On l'aspirait par une pipette de métal plongée dans une petite calebasse qui circulait de bouche en bouche en une ronde

soigneusement réglée. Incapable de déchiffrer le langage à peine crypté du maté – doux : je vous aime ; amer : vous m'êtes indifférent ; très chaud : je brûle pour vous, etc. –, il avait surtout vérifié le bien-fondé de la mise en garde de l'avocat : « On essaiera de vous mener au mariage. Les guerres civiles ont tué beaucoup de monde dans ce pays sous-peuplé. Il y a aujourd'hui à Buenos Ayres trois femmes pour un homme. »

Les manœuvres annoncées avaient été flagrantes, mais le jeune Guinnard avait éludé. Il n'avait nulle envie de « faire une fin » avant même d'avoir commencé.

Son expérience la plus forte, aux antipodes des minauderies féminines, il la vécut à moins d'une lieue de Buenos Ayres, quand son cicerone lui fit visiter le *saladero*, le « saloir », du sieur Cambacérès, chimiste réputé.

– Antoine Cambacérès est le neveu du révolutionnaire français, député à la Convention, l'un des rédacteurs du Code civil.

– Oui, cela, je l'ai appris au collège.

– Un riche Argentin l'a engagé, à Paris, pour venir améliorer le procédé de fusion des graisses animales. Conserver la viande en la faisant sécher dans du sel, commenta encore Guret, est le seul moyen d'exporter cette viande au Brésil et à Cuba qui en nourrissent leurs esclaves noirs. Dans ce pays aux cheptels surabondants, il y a là de quoi faire fortune.

Dès l'entrée, ce fut l'odeur du sang, la vue du sang, qui sautèrent au visage de Guinnard, lui donnant comme une nausée. D'une violence sauvage, le spectacle était quelque peu terrifiant.

Tandis que, hissé par le col grâce à une solide poulie, le bœuf se débat encore, un « égorgeur », planté sur une estrade, lui plonge son coutelas dans la gorge d'un coup

vigoureux et précis ; l'animal, se vidant à gros bouillons, est tiré alors sur une autre plate-forme où deux hommes, jambes et bras nus, pataugeant dans le gluant, le dépècent en un tournemain ; d'autres s'activent aussitôt à séparer le cuir – qui ira à la tannerie –, de la viande, découpée en épaisses lanières propres à la salaison.

Du sang, de la sueur, des remugles d'urine et de bouse fraîche, dans un concert de beuglements.

– La vraie Argentine est là, observa Guret, d'ordinaire moins laconique. Mais vous n'y comprendrez rien avant de connaître la pampa.

C'était le vœu de Guinnard. Tout plutôt que de se retrouver derrière un comptoir à Paris. Était-il attiré vers cette prairie de légende parce qu'elle était encore, en partie, inexplorée ? Il aurait été incapable de répondre.

Les conseils ne lui avaient pas manqué de se rendre plutôt à Rosario. Dans cette ville nouvelle, en plein essor, à soixante lieues de Buenos Ayres, sur le río Paraná, tout était possible, disait-on, pour qui avait quelque hardiesse. La Confédération argentine connaissait alors une situation politique des plus paradoxales.

– Depuis trois ans coexistent ici deux pays à l'intérieur d'un même territoire, avait expliqué l'avocat. À Buenos Ayres, nous ne nous en rendons pas compte.

– Comment cela ?

– En 1852, le général Urquiza, vainqueur de Rosas, a été porté à la tête de la Confédération par toutes les provinces d'Argentine. Toutes, sauf celle de Buenos Ayres.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que la province de Buenos Ayres, plus vaste, plus riche que toutes les autres, considère qu'elle peut se suffire à elle-même. Sa pampa regorge de bétail. Son port, sa douane, lui assurent une rente régulière. Elle a donc fait sécession.

– Et les autres ont laissé faire ? interrogea Guinnard.

– Quand Urquiza a envoyé une escadre pour bloquer la rade de Buenos Ayres, savez-vous ce que firent les autorités de la ville ? demanda Guret.

– J'ignore tout de l'histoire de ce pays…

– Eh bien, cela vous aidera à comprendre. Elles ont bonnement soudoyé le chef de l'escadre, un amiral des États-Unis nommé John Coe. Deux millions de pesos pour qu'il lève le siège ! L'amiral s'est laissé acheter et le commerce a repris de plus belle…

À la pension *Estrella*, Guinnard avait connu un Suisse du Valais qui lui avait chanté aussi les louanges de Rosario, un port fluvial en pleine expansion. Le Français ne repoussait pas la perspective d'aller y tenter sa chance, mais il insistait pour mettre d'abord tous les atouts de son côté.

– Auparavant, s'entêta-t-il, il me faut explorer la pampa…

De sorte que, lorsqu'un marchand basque lui parla d'un convoi qui s'organisait vers la « frontière », il n'hésita pas. Il ignorait en quoi consistait le convoi, il n'en savait pas plus sur ladite frontière, mais il accepta avec enthousiasme d'accompagner le chargement jusqu'à la destination prévue, d'en surveiller le déchargement.

Voilà, se réjouit-il, l'occasion rêvée de connaître la « vraie Argentine » annoncée par M^e^ Guret, le pays profond qu'il brûlait de découvrir.

En ce mois de février 1856, l'air était encore chaud et humide au bord du Río de la Plata. L'été touchait cependant à sa fin. Si l'audacieux convoyeur voulait mener à bien son « exploration » avant l'hiver, il lui restait à peine deux ou trois mois.

– C'est plus qu'il ne m'en faut, proclama-t-il.

Il ne doutait de rien.

CHAPITRE 3

# *« Vous avez dit “désert” ?… »*

– *Salsipuedes.*

– Je ne comprends pas.

– « Sors-t'en-si-tu-peux »… C'est le nom des marécages que nous traversons. Quand les pluies provoquent des inondations, rares sont les cavaliers attrapés dans la boue qui peuvent se dégager du bourbier. C'est une mort atroce…

Guinnard, bon élève, parfait son éducation de voyageur. Il a du temps, plus qu'il n'en faut, pour écouter la conversation de son voisin, Don Evaristo. Son espagnol est encore hésitant, mais déjà son oreille s'est faite à la mélodie de la langue, il saisit chaque fois mieux le sens de ce qu'on lui explique. L'énorme *carreta* haut perchée où il a pris place, assis sur une planche mal dégrossie, avance au pas lent des bœufs. Ils ont à peine parcouru trois lieues depuis leur départ au petit matin et le soleil est déjà haut.

Quand le brave monsieur Guret, toujours prêt à raconter l'Argentine, l'avait accompagné, la veille, Plaza Miserere, dans les faubourgs de Buenos Ayres, le jeune homme avait été frappé par le grouillement hallucinant de l'esplanade si vaste où hommes et bêtes, coltineurs et marchandises, se côtoyaient en un concert d'interpellations sonores. Des femmes allaient et venaient, chargées de paniers ou de linge, d'autres s'activaient

autour des feux, dans des fumets de viande grillée. Leurs jupes larges et longues leur donnaient des silhouettes imposantes. Certaines étaient jeunes, accortes, la plupart cependant avaient perdu la fraîcheur de l'adolescence. Toutes semblaient solides, vigoureuses, le teint mat, les cheveux, noirs ou foncés, tirés en arrière, serrés en nattes épaisses.

Le parc à bestiaux résonnait du beuglement de bovins peu domestiqués, aux cornes longues et pointues. Sur le terre-plein, s'étalait un enchevêtrement de charrettes à deux roues, hautes, robustes, innombrables, le timon planté en terre, en attente d'un destin inconnu.

– C'est là que notre compatriote Jacques de Liniers, un ancien officier de Napoléon, passé au service de la Couronne espagnole, avait installé la résistance à l'envahisseur anglais en 1806 et 1807, avait commenté l'avocat non sans quelque fierté dans la voix.

Guinnard, tout à ce qu'il contemplait, n'écoutait plus, fasciné par l'humanité singulière de ces êtres bizarrement accoutrés.

– Ce sont des *gauchos*, avait murmuré Guret en détachant distinctement les trois syllabes du mot *ga-ou-tcho*, à l'argentine.

Des gauchos ! Le mot avait déclenché mille images chez le lecteur de récits de voyages. Alcide d'Orbigny en avait fait une description saisissante qu'il n'avait pas oubliée. Tels étaient donc ces personnages mythiques aux aventures légendaires, ces cavaliers émérites, centaures ne faisant qu'un avec leurs chevaux qui, depuis des siècles, sillonnaient la prairie, libres et farouches, aussi rapides, disait-on, à dégainer leurs longs couteaux pour laver une offense que pour égorger un animal, le dépecer, en manger la chair, en vendre le cuir ?

La réalité prosaïque les révélait presque fragiles. Descendus de leur monture, pieds nus ou chaussés de

bottes légères en peau de poulain, jambes arquées, ils avaient l'air désemparés, chaloupant sans hâte, tels des marins débarqués d'une longue traversée, d'un feu de camp à l'autre, avec parfois un lasso à la main ou une guitare…

Leur tenue surprenait encore le Parisien qu'il était, en dépit de ses deux mois de séjour portègne où son œil s'était habitué à un paysage vestimentaire différent. Outre le classique poncho, qu'il avait découvert le jour même de son arrivée sur le dos du changador – une pièce de laine fendue en son milieu, pour y passer la tête –, la plupart arboraient d'étranges caleçons longs de toile blanche, bordés de franges ou de dentelles que protégeait un pan de drap, le *chiripá*, glissé entre les jambes et maintenu à la taille par un épais ceinturon. Chacun, dans le dos, y avait glissé son coutelas.

– Ce sont des mélanges d'Espagnols, d'Indiens, de Noirs, de créoles, avait ajouté l'avocat, comme s'il devinait les questions que se posait son jeune ami. Ces métis ont réussi à traverser trois siècles sans s'inquiéter du temps qui passe, sans jamais travailler vraiment pour un maître.

– Sans travailler ? Mais de quoi vivent-ils donc ?

– Savez-vous qu'il y a à peine un demi-siècle l'abondance des bêtes était telle et le campo si pauvre en hommes qu'il arrivait encore aux gauchos d'égorger une vache pour y découper seulement de quoi faire griller un asado ?

– Une vache entière pour un bifteck !

– Comme je vous le dis. Leur valeur commerciale était si faible qu'on les avait déclarées bonnement *res nullius*, bêtes n'appartenant à personne, c'est-à-dire à qui les voulait.

– *Res nullius*…, avait répété Guinnard, sans quitter du regard le spectacle de la place.

– Le gaucho a peu de besoins, avait poursuivi Guret qui, pour avoir plaidé à diverses reprises pour des *estancieros*, avait acquis une assez bonne connaissance des mœurs du campo.

La fascination qu'il sentait chez son jeune ami pour ces personnages l'avait incité à lui en dire un peu plus.

– Il veut bien aider au marquage des bêtes ou à la castration des veaux, prendre part à un dressage, une *doma*, réunir le bétail en un *rodeo*, accompagner un convoi de carretas, mais ce sont là occupations épisodiques qui n'exigent pas de descendre du cheval trop longtemps ni d'obéir en permanence à un patron. L'un d'eux m'a dit un jour : « Le travail, c'est bon pour les étrangers. » Il voulait parler des travaux agricoles, qu'il ne supporte pas. De même qu'il méprise les gens pressés, les labeurs réguliers et prudents de nous autres, les hommes-à-pied, de même il refuse d'absorber aucun légume vert, rien qui ne soit viande ou maté. « *El verde es p'a los animales* », m'a lâché un autre de ces gaillards, lors d'un asado auquel j'étais convié : « L'herbe, c'est bon pour les animaux » ! Le campo a ses usages. Il vous faudra les connaître.

– Mais qu'appelez-vous au juste le « campo » ? avait demandé le Parisien, jouant jusqu'au bout son rôle de Candide.

– Excusez-moi, j'aurais dû préciser. Le campo, c'est cette partie de la pampa plus ou moins exploitée par les éleveurs argentins, tout ce qui a été conquis sur les Indiens. À ne pas confondre avec l'autre pampa, *tierra adentro*, c'est-à-dire « à l'intérieur des terres », où se promènent encore, comme chez elles, les tribus indigènes. Entre les deux, se situe la « frontière », une frontière invisible, imprécise, mais que repèrent bien les gauchos du voisinage et qu'il est prudent de ne pas franchir.

Guinnard avait observé, évitant de les dévisager, les

masques de bronze de ces sang-mêlé, patinés par le vent et le soleil, le plus souvent mangés par une épaisse barbe noire. Leur chevelure abondante était tenue par un simple serre-tête ou par un chapeau aux ailes courtes. Chez tous, même quand le regard paraissait endormi, on devinait des fulgurances de fauve. « Ils ressemblent au Chourineur », avait-il pensé spontanément. Il n'avait d'autre référence qu'Eugène Sue et ses *Mystères de Paris*.

Sur la Plaza Miserere, nouvellement rebaptisée Once, l'avocat s'était trouvé nez à nez avec une connaissance d'affaires, le señor Evaristo Perkins. C'était le *mayordomo* – non pas « majordome », trompeuse traduction, avait précisé Guret, mais le très distingué régisseur – d'une *estancia* près de Dolores, à deux cents kilomètres de là. Son propriétaire, un vieux créole, n'avait eu naguère qu'à se louer des bons offices de l'avocat pour résoudre un sérieux litige de vente de bétail. Perkins avait tenu à convoyer lui-même un piano droit, verni de noir, article de luxe suprême que son maître avait fait venir directement de Londres.

Guret avait saisi l'occasion pour prier Don Evaristo de bien vouloir aider de ses conseils son protégé. Il savait que « le fils Perkins », né dans le campo, avait préféré la vie libre de la plaine et les grands espaces à une carrière à Buenos Ayres. Dans la hiérarchie pampéenne, la fonction de mayordomo ne manquait pas de prestige. Quand l'estancia s'étend sur des milliers d'hectares, parce qu'il faut deux hectares pour une vache ou une douzaine de moutons et que les troupeaux sont immenses, c'est le mayordomo qui, mieux que l'estanciero, souvent absent, gère l'estancia, contrôle les rodeos grâce auxquels les gauchos rassemblent les troupeaux pour les compter tant bien que mal, dans la plaine ouverte, sans barrières.

Perkins avait accepté d'autant plus volontiers sa tâche de mentor que c'est dans la même carreta où il voyageait avec son piano que s'étageaient les barils de genièvre, les confections, les soieries et les quincailleries confiés à Guinnard. La mission du jeune homme était de livrer en bon état ces marchandises à la *pulpería*, l'épicerie-buvette du petit bourg de Chascomús, à mi-chemin de Dolores.

– Chascomús n'est pas encore la frontière, fit remarquer Don Evaristo. Elle a été heureusement repoussée au-delà du río Salado. Mais on ne sait jamais. Les Indiens ont recommencé à s'agiter ces derniers temps.

Au moment où le lourd convoi s'était ébranlé, Me Guret avait été pris d'inquiétude.

– Envoyez-moi de vos nouvelles, avait-il insisté.

Il avait regardé, songeur, s'éloigner les carretas. Comment ce garçon si bien élevé, si peu rompu aux usages du campo argentin, allait-il se débrouiller dans cette expédition vers un Sud qui restait encore synonyme de barbarie ? Dans sa loge « Amie des naufragés », ses frères maçons avaient fait circuler l'année précédente un récit curieux, écrit comme un pamphlet contre Rosas par un certain Sarmiento, exilé alors au Chili. L'ouvrage, publié en français à Paris, avait pour titre *Facundo. Civilisation et barbarie*. L'avocat avait été frappé par l'interrogation liminaire qui lui était restée en mémoire. Elle résumait ce qui le préoccupait pour le jeune Guinnard : « Où finit ce monde que l'homme de la pampa veut en vain pénétrer ? Il ne le sait. Qu'y a-t-il au-delà de ce qu'il voit ? La solitude, le danger, le sauvage, la mort ? » Ces mystères restaient encore sans réponse.

La caravane avait passé le petit port de La Boca, où un village de style génois dressait ses maisons de planches sur pilotis, avec des barques de pêche accro-

chées au pas des portes. Les pestilences des tanneries et des saloirs s'étaient envolées dans la brise et, peu à peu, les vergers des faubourgs, ceinturés d'agaves, de cactus, d'aloès, avaient disparu à leur tour. Après le hameau de Barracas, soudain s'était ouverte la plaine. La pampa avait commencé à s'étirer sans limites, océan monotone, sans plus de repère que la ligne d'horizon. Une espèce de vertige horizontal semblait, désormais, entraîner la marche en avant.

Au début, Guinnard, impatient, ne pouvait s'empêcher de s'agiter. Il sautait de sa charrette, remontait, repartait marcher au pas des bœufs, observait, flairait ce monde si neuf. Et puis, au fil des heures, peu à peu, son exaltation tomba. Il se laissa bercer par le grincement régulier de l'essieu et le cahotement de la grosse carreta.

Le regard un peu vide, il s'abîma dans l'observation silencieuse de ces étendues sans cesse recommencées. Son œil balayait lentement le paysage, cherchant quelque relief où se poser. Rien. Pas un arbre, pas un caillou. De l'herbe, encore de l'herbe.

Au sentiment de liberté intense qu'il éprouvait s'était mêlée une sorte d'angoisse : nulle trace humaine, jamais. Des taches sombres au loin, chevaux ou vaches sans doute, mais aucune habitation, nulle part. Des chardons aux fleurs violacées surgissaient d'artichauts hérissés de piquants. Et toujours, superbe, un ciel gigantesque d'un azur léger, traversé de nuages que le vent chassait vers l'océan. Était-ce là le pays où il entendait faire fortune ? Il laissa échapper un long soupir.

– Vous êtes triste peut-être d'avoir quitté Buenos Ayres ? s'enquit aimablement Don Evaristo, sur le ton d'un oncle s'adressant à un neveu.

– Non, ce n'est pas cela. C'est cette plaine qui m'étonne. Je la vois si vide, si plate, si désolée. Pas une maison, pas un arbre, pas l'ombre d'une activité